



HAL
open science

G(isèle) d'Estoc à la Ligue de l'affranchissement des femmes. Identification d'une féministe

Nicole Cadène

► **To cite this version:**

Nicole Cadène. G(isèle) d'Estoc à la Ligue de l'affranchissement des femmes. Identification d'une féministe. 2018. halshs-01742177

HAL Id: halshs-01742177

<https://shs.hal.science/halshs-01742177>

Preprint submitted on 23 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

G(isèle) d'Estoc à la Ligue de l'affranchissement des femmes.

Identification d'une féministe

Nicole Cadène, GeFeM, UMR Telemme

G. d'Estoc : ce pseudonyme aux accents belliqueux appartient à Marie-Paule Courbe, artiste, femme de lettres, escrimeuse et travestie, qui milita au début des années 1890 à la Ligue de l'affranchissement des femmes, un mouvement féministe radical ¹.

D'emblée, elle s'impose à nous comme une figure de la transgression : créer et revendiquer présuppose de contrevenir à une éthique féminine fondée sur la modestie et la soumission. Se travestir, c'est se mettre hors-la-loi, puisque l'ordonnance du 16 brumaire an IX (7 novembre 1800), qui proscrivait aux femmes le port du pantalon, était encore en vigueur ². C'est rompre avec les codes anciens de la féminité pour « échanger les habits de la servitude contre ceux de la liberté³ », affirmer l'égalité des sexes ou permettre son avènement. Se battre en duel, c'est incorporer un habitus masculin ⁴, encourir le risque de l'incompréhension et de la réprobation, s'exposer à la caricature. Selon Geneviève Fraisse, « on voit souvent le vouloir-dire féministe [...] ne pas atteindre l'oreille et l'écoute rationnelle de l'interlocuteur, mais sa vue : c'est d'abord comme image que la femme révoltée apparaît et c'est cette image qui reste.⁵ » Ici, l'image qui reste et s'incruste jusque dans le discours savant est celle d'une travestie qui avait sacrifié sa chevelure et se collait une barbe ⁶. Elle se complique d'un récit, œuvre du polygraphe Pierre Borel qui a eu accès aux papiers personnels de l'intéressée aujourd'hui disparus. Loin de

¹ L. Klejman, F. Rochefort, *L'Égalité en marche, le féminisme sous la III^e République*, Éditions des femmes, 1989, p. 91.

² C. Bard, *Une histoire politique du pantalon*, Seuil, l'Univers historique, 2010, p. 11.

³ J. W. Scott, *La Citoyenne paradoxale*, Albin Michel, Bibliothèque Histoire, 1998, p. 186.

⁴ R. Nye, « Fencing, the Duel and Republican Manhood in the Third Republic », *Journal of contemporary history*, vol. 25, 1990, p. 365-377.

⁵ G. Fraisse, « Les bavardes. Féminisme et moralisme », in C. Dufrancatel, A. Farge, C. Fauré et al. (dir.), *L'Histoire sans qualités*, Galilée, L'espace critique, 1979, p. 195-196.

⁶ C. Bard, « Le DB 58 aux Archives de la Préfecture de Police de Paris », *Clio. Histoire, femmes et société*, n° 10, 1999, *Femmes travesties, un « mauvais » genre*, p. 155-167.

permettre sa mise en perspective, ce récit la modifie en la lestant d'une charge érotique (la travestie prend ici l'apparence d'un collégien vicieux) et la brouille, Borel dépeignant aussi son sujet sous les traits d'une goule fin-de-siècle⁷. Pour illustrer son propos, il a convoqué d'autres images, tel un tableau d'Émile Bayard intitulé *Une affaire d'honneur*, qui représente deux duellistes enjuponnées au torse dénudé. « Gisèle d'Estoc » — ainsi désigne-t-il indûment Marie-Paule Courbe qui jamais n'usa de ce pseudonyme — serait l'une d'elles. Aujourd'hui encore, les historien-ne-s de la littérature, qui privilégient l'étude de ses relations avec Maupassant et avec Rachilde, peinent à se dégager de ces élucubrations⁸. L'historien Gilles Picq est parvenu à une vision plus juste en mobilisant de nouvelles sources⁹. Toutefois G. d'Estoc reste quasi introuvable dans les archives du mouvement féministe, pourtant préoccupé dès l'origine de conserver la trace des actions de ses militantes. Sa mémoire presque effacée subsiste seulement dans des images contradictoires — femme à barbe vs femme fatale — et s'altère dans la fange d'un récit largement fictif. Pour analyser la transgression du point de vue de son actrice et non dans l'optique de ceux qui l'ont châtiée par cette mise au pilori posthume, il importait d'abord de dépouiller G. d'Estoc de ces oripeaux. Il s'agit maintenant de retracer le parcours puis l'engagement de cette féministe sans qualité au sein d'un mouvement lui-même méconnu, sous forme d'essai, car nous ne disposons pour cela que de sources fragmentaires et hétérogènes. « Identification » doit s'entendre d'abord au sens policier du terme, car ce travail est le résultat d'une enquête minutieuse compliquée par la multiplicité des identités endossées par G. d'Estoc, mais aussi dans son acception psychologique, qui renvoie à la construction identitaire d'un sujet.

⁷ P. Borel, *Maupassant et l'androgyne*, Éditions du livre moderne, 1944.

⁸ Dans *Finding the Woman who didn't exist. The Curious life of Gisele d'Estoc*, Lincoln and London, University of Nebraska Press, 2013, M. Hawthorne établit une archéologie du savoir sur ce personnage. Il en ressort que les historiens de la littérature — elle comprise — n'envisagent pas « Gisèle d'Estoc » comme créatrice.

⁹ Gilles Picq, *Reflets d'une Maupassante. Vie de Gisèle d'Estoc*, Éditions des Commérages, 2015 (en ligne) http://tybalt.pagesperso-orange.fr/EditionsCommerages/Editions_Commerages.htm

I. Sur les traces de G. d'Estoc

« On quitte son nom plus facilement que son corps et la pseudonymie tiendra lieu de la métamorphose rêvée ¹⁰ » écrit Jean Starobinski à propos de Stendhal. G. d'Estoc répudia l'un et l'autre puisque chez elle, la pseudonymie s'accompagne d'un transvestisme qui suggère un désir de dépassement des frontières de genre. Comment y parvenir quand on a grandi au temps des crinolines, matérialisation d'un dimorphisme volontairement entretenu entre les sexes, entrave à la liberté des femmes et symbole de leur oppression ? Essayons de la suivre à travers ses métamorphoses et de lui « donner chair ¹¹ », en dépit des zones d'ombre qui traversent sa biographie.

Marie Paule Alice Courbe naquit à Nancy, le 27 mars 1845. Son nom se révéla peut-être inhabitable parce qu'il était déjà habité : avant de lui échoir, le prénom de Paul-e avait en effet successivement appartenu à son frère puis à sa sœur aînés morts en bas âge, la seconde moins d'un an avant sa propre naissance ¹². Première enfant survivante de la fratrie, elle était, à l'instar de Stendhal ou, plus tard, de Camille Claudel, une enfant de remplacement. Investie de la tâche impossible de remplacer ses aînés, un garçon et une fille, elle passa sa vie dans la quête pathétique d'un amour absolu, oscillant entre relations saphiques et hétérosexuelles, cherchant à résoudre un schisme originel entre masculin et féminin, déployant une énergie considérable pour exister.

Issue d'une famille d'artisans enrichis, elle avait reçu une éducation atypique et soignée. A côté du piano, dont la pratique sied à une demoiselle, elle étudiait la sculpture, considérée comme un art viril, un choix sans doute favorisé par les circonstances : son professeur, Joseph Krémer, louait le rez-de-chaussée de la maison familiale. A partir de 1867, elle exposa avec succès dans les Salons lorrains.

¹⁰ J. Starobinski, « Stendhal pseudonyme », *L'Oeil vivant*, Gallimard, Le Chemin, 1961, p. 202.

¹¹ Je m'inscris dans la perspective inaugurée par G ; Picq avec « On destocke Gisèle, ou comment de donner chair à un ectoplasme », *Les à-côtés du siècle*, 1^{er} colloque des Invalides, Montréal, Éditions du Lérot, 1998, p. 117-125.

¹² N. Cadène, *Mon énigme éternel. Marie-Edmée..., une jeune fille française sous le Second Empire*, PUP, « Penser le genre », 2012, p. 133. Les précisions sur la jeunesse de M.-P. Courbe sont fondées sur les chapitres IV à VI de cet ouvrage.

À cette époque, elle était liée par une amitié passionnée à une autre artiste, Marie-Edmée Pau, dont le journal apporte un éclairage inédit sur sa personnalité et ses convictions.

Toutes deux admiraient Jeanne d'Arc en qui Marie-Edmée voyait la libératrice des femmes, bien avant qu'Hubertine Auclert ne désignât cette héroïne comme la « personnification du féminisme¹³ ». Pour les femmes sans cesse renvoyées à leur faiblesse supposée, prétexte à leur sujétion, Jeanne d'Arc offrait un contre-exemple stimulant qui les encourageait à se dépasser et à s'affranchir des rôles dans lesquels on les tenait enfermées¹⁴. Éprises de liberté, désireuses de se distinguer et de gagner leur indépendance dans la pratique de leur art, politiquement engagées (en faveur des Polonais opprimés, de la République, et, pour Marie-Paule, de la libre pensée, un vivier du féminisme), les deux jeunes filles rejetaient les normes traditionnelles de la féminité, une attitude symbolisée par leur apparence vestimentaire, d'une simplicité étudiée. Marie-Paule partageait-elle déjà le désir maintes fois exprimé par son amie de se travestir ? Elle se singularisait en tout cas par des comportements virils, pratiquant le canotage avec vigueur ou fumant des cigarettes. Marie-Edmée était impressionnée par le caractère fougueux et parfois violent de son amie, par sa volonté inflexible, par sa capacité à suivre « une voie tracée par elle¹⁵ ».

Sa détermination et son talent ouvrirent à la sculptrice les portes du Salon des Champs-Élysées. Elle y exposa presque sans discontinuer de 1869 à 1877. Mais dans la capitale des arts, privée du soutien qu'aurait pu lui apporter une position sociale éminente, elle connut le sort de la plupart des femmes artistes, vouées à l'obscurité : ses œuvres, rarement distinguées par la critique, ne furent ni primées, ni acquises par l'État. La conviction d'un génie artistique exclusivement masculin était alors unanimement partagée. Maupassant qui, dans une de ses critiques d'art

¹³ H. Auclert, *Les Femmes au gouvernail*, Giard, 1923, p. 62.

¹⁴ N. Cadène, « La broderie sur l'étendard. Les femmes face au modèle de Jeanne d'Arc, XIX^e-XX^e siècle », in C. Guyon, M. Delavenne (dir.), *De Domremy... à Tokyo. Jeanne d'Arc et la Lorraine*, Nancy, PUN, 2013, p. 327-340.

¹⁵ Marie-Edmée, *Journal*, 25 juin 1866. coll. partic.

distinguerait par la suite « les ravissants médaillons ¹⁶ » de son amante, ne pensait pas autrement : « les femmes n'ont jamais eu, et elles n'auront jamais le sens divin de l'art », écrivait-il ailleurs ¹⁷.

Après une interruption de quatre ans, Marie-Paule Courbe recommença à exposer en 1881 sous son nom marital : Parent-Desbarres. Ce changement, obstacle à la construction de sa notoriété, pourrait être interprété comme une nouvelle inscription dans la destinée commune des femmes, dépourvues d'identité propre car assignées à celle du père puis à celle du mari, sans cette discordance chronologique : le mariage de Marie-Paule Courbe avec l'industriel Paul Joseph Parent-Desbarres, rapidement suivi par le décès de celui-ci, remontait à septembre 1875. Dès lors, le passage du nom patronymique au nom d'épouse correspondait non à un acte de soumission maritale mais à un affranchissement d'avec son nom hanté. S'il est vrai que le refus du patronyme tient lieu d'assassinat du père¹⁸, on comprend que la jeune femme ait attendu la mort du sien, qu'elle chérissait, survenue en 1879, avant de se l'autoriser.

Au début des années 1880, elle se lança dans une carrière journalistique. Pour une femme, écrire dans la presse généraliste constituait toujours une transgression, puisque cela impliquait sa présence dans la sphère publique. Elle pouvait toutefois se ménager une place dans cette activité encore peu prestigieuse, non professionnalisée, et l'utiliser comme marchepied d'une carrière littéraire ¹⁹. Les premiers textes connus de Paule Desbarres, des chroniques et des récits dont certains seraient ensuite réunis en recueil ²⁰, commencèrent à paraître dans des quotidiens nancéiens à l'automne 1883 ²¹. Elle les signait Gyzèle. Avait-elle trouvé ce nom couleur de temps, léger comme une étoffe, au détour d'un article de *La Dernière*

¹⁶ G. de Maupassant, « Sculpture », *Chroniques*, présentées par G. Delaisement, Rive droite, 2003, t. II, p. 1102.

¹⁷ G. de Maupassant, « La Femme de lettres », *op. cit.*, t. II, p. 878-883.

¹⁸ J. Starobinski, *op. cit.*, p. 194.

¹⁹ C. Planté, M. E. Thérenty, « Séparatismes médiatiques : identités de genre », in D. Kalifa, P. Régner, M. E. Thérenty *et al.* (dir.), *La Civilisation du journal*, Nouveau monde éditions, 2011, p. 1455.

²⁰ Gyz-El, *Noir sur blanc, récits lorrains*, Nancy, Voirin, 1887.

²¹ Elle signa les « Lettres de Gyzèle » parues dans le *Petit Nancéien* du 9 octobre 1883 au 8 décembre 1885 et des « Chroniques » dans la *Dépêche de Nancy* du 23 novembre 1884 au 2 janvier 1886.

mode de Mallarmé ²² ? La pseudonymie était en tout cas pratique courante dans le monde de la presse ; véritablement fondée sous la Monarchie de Juillet par Delphine de Girardin, la chronique était féminine ²³ : il semblait judicieux que son auteur optât pour un pseudonyme féminin. Paradoxalement, cette situation permettait à Gyzèle d'entretenir le doute sur son identité de genre comme en témoigne l'échange qu'elle engagea avec Madame Colombine, sa consoeur au *Gil Blas*, à propos des goûts littéraires des femmes ²⁴. Si un lecteur averti était capable de reconnaître en Colombine le célèbre journaliste Henry Fouquier, il pouvait au moins se perdre en conjectures sur l'identité de Gyzèle, « simple débutante », qui avait souhaité conserver l'anonyme : un homme également ? Ou une femme, alors véritablement à même, contrairement à l'imposteur Colombine, d'aborder la question de l'intérieur ? Habile en tout cas à contrer les propos misogynes de son adversaire sans jamais s'opposer frontalement à lui, Gyzèle, jouait — et gagnait — sur tous les tableaux.

Sa capacité à manier l'art « duel et duplice ²⁵ » de la chronique lui permettait de diffuser des idées féministes sans s'exposer. Elle offrait ainsi un jour une tribune à une conférencière venue plaider, « dans une grande ville de province ²⁶ », pour la réforme du costume. « D'une voix mal affermie », miss Arabella en définissait les enjeux. Les femmes, déplorait-elle, engoncées dans des vêtements peu pratiques, étaient placées par la mode « dans un état d'asservissement physique ». Il leur fallait compenser cette infirmité par une richesse parfois acquise au prix de mariages d'intérêt ou de procédés malhonnêtes. La masculinisation de leur costume leur permettrait non seulement de s'affranchir mais fonderait également de nouvelles relations entre les sexes. L'assistance manifestait bruyamment sa réprobation. Miss Arabella endurait ces sarcasmes. Elle lançait parfois quelque trait d'humour qui désarmait momentanément l'auditoire, mais elle ne parvenait pas le convaincre. Une

²² Dans sa revue *La Dernière Mode*, Mallarmé évoque « une nuance en vogue, le havane, appelée « hier cachou et ce matin gyzèle » (1^{er} novembre 1874).

²³ M. E. Thérénty, « La chronique », in D. Kalifa, P. Régner, M. E. Thérénty *et al.* (dir.), *op. cit.*, p. 958.

²⁴ Gyzèle, « Lettres de Gyzèle. À Madame Colombine du *Gil Blas* », *Petit Nancéien*, 20 octobre 1883, p. 1-2.

²⁵ M. E. Thérénty, *art. cit.*, p. 957.

²⁶ Gyzèle, « Chronique », *La Dépêche de Nancy*, 2 décembre 1884, p. 1.

jeune femme délurée semblait alors voler à son secours en invitant chacun à reconsidérer la réforme sous l'angle de la séduction : porté par une Française, ce costume, qu'elle proposait de nommer « pantalon moralisateur », serait « coquet et charmant. » Le public émoustillé applaudissait puis se séparait « sans rien conclure ». La chroniqueuse souhaitait-elle laisser à son lecteur la liberté de se forger une opinion ? Certainement pas : en situant son histoire dans une ville de province non identifiée, elle lui signifiait qu'être hostile à la réforme du costume revenait à se comporter en provincial, c'est-à-dire en nigaud, toujours en retard d'une mode²⁷. Elle donnait le dernier mot à miss Arabella qui, dans un aparté, décrivait les Français comme enlisés dans leurs « routines », menacés par le provincialisme. Adressée à un peuple qui se considérait comme l'arbitre mondial de l'élégance, la pique était féroce.

Ce récit coïncide avec la tournée en France d'une délégation américaine venue promouvoir la réforme du costume²⁸, ce qui incite à l'interpréter comme un reportage plutôt qu'une fiction. Paule Desbarres avait-elle commencé à se travestir ? Elle assistait en tout cas déjà à des réunions féministes dont elle témoigne ici de l'atmosphère. Elle met en exergue le courage des femmes qui défendaient leurs droits face à un public curieux, venu surtout pour se gausser de leurs propos et de leur inexpérience : rien, dans leur éducation intellectuelle et morale, ne les avait préparées à la prise de parole publique ; la toilette féminine, dont miss Arabella dénonçait les méfaits, représentait en elle-même un obstacle à une élocution aisée. La nécessité de recruter des oratrices éloquentes constituait une préoccupation des militantes de la Belle Époque. La femme de lettres Florence Hubert, que G. d'Estoc côtoierait par la suite à la Ligue de l'affranchissement des femmes, préconisait une formation. En attendant, elle encourageait celles qui, sans préparation aucune, toute honte bue, montaient quand même à la tribune.²⁹

²⁷ M. E. Thérénty, *art. cit.*, p. 957.

²⁸ Potonié-Pierre, « les Américaines et le costume masculin », *Le Petit Nancéien*, 20 novembre 1884.

²⁹ F. Hubert, « Émancipation des femmes. On demande des femmes orateurs », *L'Égalité*, 24 septembre 1889.

Dans l'espace que lui offrait sa chronique, Gyzèle prenait aussi le parti de femmes remarquables. Sa volonté de défendre l'écrivaine Gyp, sa concitoyenne, contre des attaques proférées par Alexandre Hepp dans *Le Voltaire* la détermina un jour à jeter partiellement le masque : elle usa de son patronyme — P. Desbarres — pour signer sa chronique du 8 août 1885 dans laquelle elle justifiait les prétentions des femmes à l'écriture, au nom de l'égalité des sexes. Puis elle ironisait : « Mais l'amour, Monsieur ? Que deviendra l'amour ? Monsieur, l'amour se modifiera comme toutes choses au monde, rien n'étant immuable. [...] Les hommes finiront par aimer la femme comme une compagne et une égale. Et la terre suivra sa destinée...³⁰ »

Plus généralement, Gyzèle exprimait des idéaux de justice et de vérité qui forment le socle de son engagement féministe. La République, en qui les militantes du droit des femmes plaçaient tant d'espoir, n'avait pas reconnu les femmes comme citoyennes ; elle avait maintenu les articles du Code civil qui les assimilaient aux enfants et aux fous comme ceux qui établissaient un double standard de la morale. L'adultère masculin n'était ainsi punissable qu'à condition d'avoir été accompli sous le toit conjugal. Il est possible que M^{me} Parent-Desbarres ait subi les effets de cette complaisance légale vis-à-vis des hommes : l'inventaire après décès de son mari révèle en effet que celui-ci louait un second logement, occupé par une modiste. Quoiqu'il en soit, l'injustice et l'hypocrisie la révélaient. « *Fiat Lux, fiat justitia* » est la devise qu'elle adopta pour son éphémère *Revue caudine*³¹.

De Gyzèle, trop gracieuse et trop féminine pour exprimer ouvertement sa colère, Paule Desbarres ne conserva par la suite que le « G » initial. Celui-ci figure dans son dernier pseudonyme, « G. d'Estoc », adopté en 1887 pour signer un pamphlet dirigé contre Rachilde³². « D'Estoc » signale sa combativité : frapper d'estoc, c'est se battre à la pointe de l'épée. La réduction du prénom à une simple initiale traduit une volonté de neutralisation, puisque le secret de son identité sexuée était ainsi préservé. Lorsque l'année suivante l'écrivain Laurent Tailhade fit référence, au détour d'un article, à « M^{me} G. d'Estoc », elle fut ulcérée qu'il eût « trahi le secret de

³⁰ P. Desbarres, « Chronique », *La Dépêche de Nancy*, 8 août 1885.

³¹ *La Revue caudine* connut trois livraisons entre novembre 1887 et janvier 1888.

³² G. d'Estoc, *Les Gloires malsaines. La Vierge réclame*, Librairie Richelieu, 1887.

[son] sexe » au point de lui faire un procès³³. Elle le conserva néanmoins, et c'est sous ce nom de guerre qu'en 1890, elle s'engagea dans l'action féministe.

II. Le féminisme est un sport de combat

L'année précédente, en l'absence d'Hubertine Auclert partie pour l'Algérie, le Congrès international du droit des femmes, organisé en marge de l'Exposition universelle, avait consacré la prééminence d'un féminisme modéré incarné par Maria Deraismes et Léon Richer, partisans d'une stratégie des petits pas, donnant la priorité à l'acquisition des droits civils sur les droits politiques, au détriment d'un féminisme radical. Mais dans le sillage de la fondatrice du Suffrage des femmes, une nouvelle génération de militantes s'affirmait, impatiente et audacieuse. Dans ses rangs, Astié de Valsayre qui fonda, à l'été 1890, la Ligue de l'affranchissement des femmes dont les statuts, à la rédaction desquels G. d'Estoc contribua, furent publiés à l'automne³⁴.

Il s'agissait de « combattre toutes les injustices dont la femme est victime dans toutes les classes de la société ». Le groupe était mixte, toutefois les hommes n'étaient admis que sur parrainage et devaient s'acquitter d'une cotisation supérieure à celle des femmes, « afin de rappeler l'infériorité des salaires féminins ». Les adhérentes souhaitant conserver l'anonymat pouvaient s'inscrire sous un pseudonyme. G. d'Estoc n'est pas forcément à l'origine de cette disposition car plusieurs membres du précédent groupe d'Astié, l'éphémère Ligue des femmes socialistes³⁵, à commencer par Astié elle-même³⁶, recouraient au pseudonymat, une pratique d'ailleurs courante en un temps où le militantisme féminin était mal perçu. Une réunion hebdomadaire était prévue, hébergée dans les locaux de la *Revue européenne*, à laquelle les journalistes étaient conviés. En cet âge d'or de la presse

³³ G. Picq, *op. cit.*, p. 206-208.

³⁴ *Revue européenne*, octobre 1890, p. 283.

³⁵ Fondée en août 1889 pour présenter des candidatures féminines aux élections législatives, la Ligue des femmes socialistes s'éteint en décembre.

³⁶ Son véritable patronyme est Tastayre qu'elle a transformé en Valsayre avant de lui adjoindre le nom de son mari, Astié. Voir C. Sowerwine, N. Cadène, « Astié de Valsayre », C. Bard (dir.), *Dictionnaire des féministes. France, XVIII^e-XXI^e siècle* PUF, 2017, p. 77-79.

écrite, la médiatisation des initiatives constituait en effet la pièce maîtresse de la stratégie de ce groupe composé seulement d'une poignée de militantes.

Parmi ces dernières, plusieurs avaient précédemment appartenu à la Ligue des femmes socialistes. Tel n'est pas le cas de G. d'Estoc, hostile au socialisme. Sa rencontre avec Astié se fit probablement autour de leurs pratiques transgressives communes, l'escrime ou le travestissement. En 1887, Astié avait adressé une pétition aux députés pour leur demander d'abroger l'ordonnance de 1800. L'année précédente, elle avait croisé le fer avec une Américaine sur le champ de bataille de Waterloo avant de fonder une société féminine d'escrime. C'est à propos d'un duel que les noms d'Astié et de G. d'Estoc se trouvèrent pour la première fois associés.

Lors de la réunion du 10 septembre 1890, G. d'Estoc initia un blâme contre Séverine. Celle-ci avait chargé son compagnon Labruyère d'affronter en duel le député boulangiste Mermeix qu'elle avait malmené dans un article. Habituel mode de règlement des conflits chez les journalistes, le duel était inséparable du fonctionnement de la presse et la lame apparaissait comme le prolongement de la plume. Comme il s'agissait d'une pratique exclusivement masculine, Séverine avait « naturellement » recouru à un porte-épée, s'inscrivant ainsi dans un schéma traditionnel : il revenait à un homme de son entourage de défendre l'honneur d'une femme. G. d'Estoc condamnait cette conception passive de l'honneur féminin : « Considérant que toute femme, qui ne veut pas avoir la responsabilité de ses actes, en obligeant un homme à se battre pour elle, commet un crime en toute circonstance, [...] jette un blâme sévère à M^{me} Séverine.³⁷ » Son initiative fit grand bruit. Il est vrai qu'elle avait bien choisi sa cible, étant donnée la notoriété de Séverine, seule femme journaliste jusqu'ici à avoir conquis un rôle de premier plan dans le monde de la presse³⁸. Mais surtout, elle affirmait l'existence d'un honneur féminin autonome. Sa position pourrait être rapprochée de celle de la journaliste Arria Ly, qui, en 1911, au nom du féminisme, défierait en duel Prudent Massat,

³⁷ *Le Temps*, 13 septembre 1890.

³⁸ M. E. Thérenty, « Séverine », in D. Kalifa, P. Régner, M. E. Thérenty *et al.* (dir.), *op. cit.*, p. 1287-1290.

rédacteur en chef du *Rappel de Toulouse*, qui l'avait insultée ³⁹. Mais alors qu'Arria Ly obtiendrait un large soutien dans les milieux journalistiques et féministes au point de contraindre son adversaire à des excuses publiques, le blâme proféré par G. d'Estoc fut au contraire tourné en dérision. Selon Andrea Mansker, le dénouement de l'affaire Ly/Massat traduit une reconnaissance implicite de la présence des femmes dans le monde professionnel et intellectuel. C'était encore loin d'être le cas à la fin du XIX^e siècle. Aussi, dans un article publié le 15 septembre dans *Le Gaulois*, Séverine eut beau jeu d'ironiser sur ces citoyennes « assez déshéritées du ciel comme beauté, comme grâce, comme bonté même, pour être forcées "d'obliger" les hommes à se battre pour elles ⁴⁰ » et de répondre « Zut ! » à ses attaquantes en guise de soufflet. Elle reçut le soutien unanime de ses collègues masculins. Ceux-ci ne pouvaient tolérer qu'une femme s'appropriât le duel, pièce maîtresse de leur code de l'honneur. À la Belle Époque, marquée par une crise de l'identité masculine, où la pratique du duel se démocratise, le code de l'honneur tirait plus que jamais sa signification et sa cohérence de l'exclusion des femmes. Parmi les féministes, seule René Marcil applaudit à l'initiative de la Ligue de l'affranchissement des femmes⁴¹. Les autres préférèrent la passer sous silence. Si elles approuvaient la pratique féminine de l'escrime comme exercice physique, elles considéraient le duel comme une pratique « nuisible ⁴² ». Ce point de vue des modérées était partagé par des féministes radicales : « Nous détournerions les hommes du duel et de bien d'autres errements si nous le pouvions, mais jamais nous n'y entraînerons les femmes ⁴³ » affirmait Eugénie Potonié-Pierre, renvoyant ainsi à l'idée d'une supériorité morale des femmes et à un rôle politique spécifique pour elles, pacificateur. On mesure ici la modernité de G. d'Estoc qui ne revendique pour elles aucun supplément d'âme. S'attaquer au bastion masculin du duel était aussi une façon de prétendre à une

³⁹ A. Mansker, « "Mademoiselle Arria Ly Wants Blood ! " The Debate over Female Honor in Belle Époque France », *French historical studies*, vol. 29, n°4 (Fall 2006), p. 621-647.

⁴⁰ Renée [Séverine], « d'Estoc et de taille », *Le Gaulois*, 15 septembre 1890, p. 1.

⁴¹ Aristophana [René Marcil], « M^{me} Séverine », *L'Esprit de la femme*, 16 novembre 1890, p. 1-2.

⁴² P. P., « Un duel de femmes », *Le Droit des femmes*, 17 mai 1891, p. 116-117.

⁴³ E. Potonié-Pierre, citée dans « Les femmes et le duel », *Le Matin*, 24 septembre 1890, p. 2.

entière citoyenneté puisque les hommes s'étaient approprié ce privilège aristocratique à la faveur de la Révolution française.

L'affrontement entre Séverine et les ligueuses se poursuivit après que la polémique fût retombée. En novembre, à l'occasion d'un nouveau blâme proféré par la Ligue de l'affranchissement des femmes, Séverine ridiculisait ses adversaires, « Les femmes d'attaque », opposant à leur hargne une conception idéale de la féminité qu'elle se flattait d'incarner : « Je ne m'occupais pas d'elles. Si c'était leur goût de délibérer ! Le mien était de faire pousser des glycines sur mon balcon, de jouer avec mes chiens, de veiller à ce que le linge soit en ordre. ⁴⁴ »

Un mois plus tard, elle attribuait un rôle à son ennemie principale, « M^{me} d'Estoc », dans une intrigue bâtie autour de l'affaire Gouffé. Gabrielle Bompard comparaisait alors devant la Cour d'assises de la Seine pour complicité dans l'assassinat de Maître Gouffé, un huissier de justice. Séverine prétendait avoir permis son évasion. Donnant libre cours à sa gouaille anarchiste, elle s'en justifiait par sa volonté de faire « œuvre d'humanité envers une créature dont le bras ne s'[était] armé qu'au service d'une idée généreuse : la suppression des huissiers. ⁴⁵ » Ayant substitué à sa protégée une personne de confiance, elle aurait prétexté d'un duel avec M^{me} d'Estoc pour l'éloigner de Paris en la faisant passer pour l'une des deux « témouines ». Placer son ennemie au cœur d'une histoire rocambolesque inspirée d'un fait divers crapuleux revenait à nier la portée politique de sa prétention au duel. C'était aussi, en filigrane, une façon de mettre en valeur sa propre efficacité. Elle calquait en effet son scénario sur celui qu'elle avait récemment imaginé afin de permettre à un anarchiste polonais d'échapper aux poursuites de la police en le faisant passer pour le médecin accompagnateur de Labruyère pour un duel en Italie⁴⁶.

En 1892, alors qu'elle évoluait vers des convictions féministes, Séverine stigmatisait encore les ligueuses, « les dames "d'attaque" à cheveux trop courts et à langue trop

⁴⁴ Renée [Séverine], « Les femmes d'attaque », *Le Gaulois*, 9 novembre 1890, p. 1.

⁴⁵ Séverine, « l'Évasion de Gabrielle Bompard », citée par Chicot dans *Le Figaro*, 16 décembre 1890, p. 1-2.

⁴⁶ E. Le Garrec, *Séverine, une rebelle*, Seuil, 1982, p. 91.

longue, toutes les Mademoiselle de Maupin de la Sociale ⁴⁷ ». À défaut de pouvoir régler la querelle en duel, G. d'Estoc répliqua par une recension des platitudes, contradictions, néologismes, pléonasmes et autres « séverinades ⁴⁸ » qu'elle avait relevés dans l'abondante prose de la journaliste. Nul doute que son féroce « Touché, Séverine ! » paru dans l'éphémère et confidentiel *Journal des interviews* n'eut guère de lecteurs, contrairement aux articles de sa contradictrice publiés à la une de quotidiens nationaux. Alors, pourquoi Séverine s'acharna-t-elle sur cette ennemie dérisoire, si ce n'est, peut-être, qu'elle était « touchée » ? Il semble qu'à défaut de sortir victorieuse de la confrontation, G. d'Estoc avait au moins réussi à semer quelque trouble dans les normes de genre...

Entre-temps, à partir de sujets défrayant la chronique, la Ligue de l'affranchissement des femmes avait multiplié les initiatives et les prises de position, comme s'il fallait changer le monde jusque dans ses moindres détails pour atteindre enfin à l'égalité. Elle octroyait alternativement l'éloge et le blâme, se prononçant en faveur de l'autonomie féminine, de la crémation, contre les courses de taureaux, les décorations... Elle présenta six candidates aux élections prudhommales. Elle lança une enquête sur le travail des femmes dans les prisons et dans les couvents, soutint la grève des tullistes de Calais, organisa un syndicat de couturières, lingères et mécaniciennes, participa à la fondation d'un patronage laïque ⁴⁹... Secrétaire du groupe, Astié est omniprésente dans ces actions alors que les initiatives de la déléguée G. d'Estoc sont plus rares. Lors de la réunion publique du 3 février 1891 tenue à la salle Charles à Barbès en présence d'une centaine de personnes, celle-ci communiqua un rapport sur la femme de lettres qui déboucha sur le vote de cet ordre du jour : « Attendu que la femme doit pouvoir gagner sa vie aussi bien avec sa plume qu'avec son aiguille, les citoyennes et citoyens assistant à la réunion s'unissent à la ligue pour engager les directeurs de journaux et de théâtres ainsi que les éditeurs, à appliquer la juste devise : à capacités égales, salaire égal, en

⁴⁷ Séverine, « Les revendicatrices », *l'Éclair*, 20 mai 1892.

⁴⁸ G. J. d'Estoc, « Un fléau national. Touchée Séverine ! » Pamphlet du jour, supplément au *Journal des interviews*, 28 septembre 1892, p. 1.

⁴⁹ D'après Astié de Valsayre, « Bulletin de la ligue d'affranchissement des femmes », publié dans la *Revue européenne* de novembre 1890 à avril 1891.

accueillant les femmes aussi favorablement que les hommes ⁵⁰». D'autres écrivaines, Malvina Blanchecotte, René Marcil et Florence Hubert avaient été pressenties pour participer à cette réunion. Ainsi, une règle définie par Astié au temps de la Ligue des femmes socialistes de s'en remettre, pour résoudre un problème, « aux compétents en la matière ⁵¹ », restait en vigueur. Dans cette perspective, G. d'Estoc contribua sans doute à la réflexion inscrite au programme de la réunion publique de mars sur la liberté du costume qui relevait, comme l'escrime, l'art et la littérature, de ses pratiques. Mais le compte rendu d'avril se focalise sur d'autres sujets.

Le nom de G. d'Estoc ressurgit dans la presse généraliste en décembre 1892, dans une liste de quatorze candidates élaborée par Astié en vue des prochaines élections⁵². Depuis les législatives de 1885, des femmes faisaient régulièrement acte de candidature pour protester contre leur exclusion du vote. Parmi celles promues par la Ligue de l'affranchissement des femmes, cinq acceptèrent et six déclinèrent l'offre d'Astié. G. d'Estoc fut l'une des rares à ne pas faire connaître sa position, mais son nom ne figure pas dans la liste définitive des candidates. En 1892, elle s'était établie à Nice avec son compagnon, le journaliste Pillard d'Arkaï. Astié a pu utiliser son nom pour étoffer les maigres rangs de ses troupes, et, dans la foulée, enrôler dans le Groupe des escrimeuses, issu de sa Société d'escrime, destiné à servir par l'épée « la cause féminine ⁵³ », celle qui n'était plus qu'une féministe fantôme. Paule Desbarres était alors gravement malade, ce qui confirme cette hypothèse. Elle n'exposait plus et ne put en effet terminer son dernier livre⁵⁴, sur lequel il faut maintenant s'arrêter, car s'il ne comporte pas de dimension militante, il donne sans doute une clé de son engagement féministe.

La *Psychologie de Jeanne d'Arc* suggère une identification de G. d'Estoc à Jeanne d'Arc. Le portrait de l'auteure par Henri Louyot, dont maints détails renvoient à l'iconographie johannique — cheveux courts, croix lorraine, épée — devait être

⁵⁰ Astié de Valsayre, « Bulletin de la Ligue de l'affranchissement des femmes, *Revue européenne*, mars 1891, p. 405.

⁵¹ Astié de Valsayre, « Ligue des femmes socialistes », *L'Égalité*, 7 octobre 1889.

⁵² « Députés en jupons », *Le Matin*, 18 décembre 1892, p. 1-2.

⁵³ « Le groupe des escrimeuses », *Journal des débats*, 1^{er} mars 1893, p. 2.

⁵⁴ La BNF ne possède que les trois premiers chapitres de *Psychologie de Jeanne d'Arc*, J. Strauss, 1891.

placé en frontispice. Les thèmes de la trahison et de la diffamation, omniprésents dans la vie de Marie-Paule Courbe, étaient annoncés, ainsi qu'une réflexion sur la féminité héroïque. À travers Jeanne d'Arc, G. d'Estoc voulait plaindre le malheur d'une femme née pour une œuvre virile. Elle « mourra de n'être point assez fille. [...] Femme par les sentiments, virile par la pensée, elle est plus qu'une femme et plus qu'un homme, elle est l'idéale androgyne mettant à faire une œuvre forte toutes les qualités féminines : intuition, tendresse, délicatesse, pureté, bonté ⁵⁵ ». Cette indexation des qualités sur le sexe montre qu'en dépit de son audace, G. d'Estoc restait prisonnière des catégories élaborées un siècle auparavant par les médecins des Lumières ⁵⁶ que la sociologie et la psychanalyse n'avaient pas encore bousculées ⁵⁷. Dans cette perspective, son féminisme pourrait être interprété comme une tentative de réduire l'écart entre masculin et féminin qui la condamnait à une errance sans fin. Qu'elle ait tenté de traverser cette zone trouble armée d'une épée ne doit rien au hasard : le duel doit aussi être compris dans son sens étymologique, car « il donne à connaître l'autre et soi-même dans une relation à la fois tactile et spéculaire ⁵⁸ ». Se battre, « c'est être comme.⁵⁹ »

*

G. d'Estoc s'est attiré les foudres de la société patriarcale qu'elle contestait mais aussi celles de la majorité des féministes, rebutées par son féminisme égalitaire et par ses actions d'éclat qui menaçaient de ruiner la stratégie d'un « féminisme en jupons » désireux de présenter ses doléances sous un jour aimable et rassurant. Ainsi convenait-il de dénigrer ou d'étouffer le fracas de sa geste doublement transgressive. Avec la brièveté de sa période militante, cela explique l'oubli dans lequel elle a sombré. Celui-ci, toutefois, n'est pas absolu.

Un jour, une adolescente en révolte contre l'ordre social quitta le domicile de ses parents pour s'aventurer dans des réunions politiques. « C'est ainsi que je fréquentai

⁵⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁵⁶ Y. Kniebihler, C. Fouquet, *La Femme et les médecins*, Hachette, 1983, chap. IV.

⁵⁷ G. Fraisse, *L'Excès du genre. Concept, image, nudité*, Lignes, 2014, p. 39.

⁵⁸ P. Briost, H. Drévilion, P. Serna, *Croiser le fer. Violence et culture de l'épée dans la France moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Champ Vallon, 2002, p. 10.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 486.

un groupe féministe dont je ne me rappelle plus le nom », écrivait-elle longtemps après. Le lieu de réunion — un rez-de chaussée de la rue de Turenne, siège de la *Revue européenne* — et la présence d' « Astyé de Valsayre » [sic] permettent d'établir qu'il s'agissait de la Ligue de l'affranchissement des femmes. Dans les brumes du passé, parmi « quelques femmes dont je ne me rappelle rien », se détache la silhouette d' « un grand collégien qui m'intrigua beaucoup tout d'abord à cause de sa voix. » C'était, s'avéra-t-il, « une femme écrivain ». L'étrange créature avait suffisamment marqué la jeune Madeleine Pelletier pour qu'à l'heure de rédiger ses mémoires, elle se souvînt encore d'une partie de son nom. Elle chercha à l'identifier plus précisément et lui attribua par erreur le prénom d'un auteur homonyme, Martial, le voisin d'une G. d'Estoc décidément insaisissable dans le catalogue imprimé de la Bibliothèque nationale... « Ainsi on pouvait s'habiller en collégien, je découvrais là toute une voie lumineuse d'affranchissement ⁶⁰ » s'exclamait-elle. Une voie qu'elle n'allait pas tarder à emprunter en se travestissant à son tour. Incomprise de ses contemporains, G. d'Estoc avait cependant ouvert, à son insu, une perspective émancipatrice à celle qui deviendrait bientôt la théoricienne du féminisme intégral. Cela seul justifierait qu'on lui octroie une place dans l'histoire du féminisme, dans l'histoire ⁶¹.

⁶⁰ Doctoresse Pelletier, *Mémoires d'une féministe*, BHVP, fonds Bouglé, manuscrit non daté, Na 502.

⁶¹ G. d'Estoc vient de trouver sa place dans le *Dictionnaire des féministes*, *op. cit.*, p. 522-524.

